

Vendetta

Il pousse d'abord un long soupir d'exaspération. Il faut absolument qu'il s'y mette ! Ça fait bien six mois qu'il tourne autour, qu'il note sur un carnet les idées qui lui passent par la tête. Oh ! des idées, il en a, et des pas tristes. Mais au moment de les mettre en forme, lorsqu'il faut ouvrir l'ordinateur et frapper les touches pour former des mots, des phrases, des paragraphes, des chapitres etc., il n'y a plus personne. Il faut dire qu'il sature : une trentaine de romans noirs en quinze ans ! Qui dit mieux ? "Le maître du policier" ! "L'empereur du suspense" ! "Le virtuose de l'horreur" ! Eh oui ! c'était lui tout ça !

Et son héros, le fameux détective Doc Sanders, a fait le tour du monde. Il s'exprime dans une vingtaine de langues, et fait rêver aussi bien les ados de Vientiane que les malfrats de Cochabamba. Peu à peu, au fil des bouquins, il a évolué, et pas dans le bon sens. Que voulez-vous, il faut bien accrocher les lecteurs, qui sont de plus en plus nombreux, de plus en plus avides d'actions fortes, comme on dit ! Alors Doc, le gentil petit détective qui respectait scrupuleusement les préceptes de la loi était devenu une brute répugnante qui n'hésitait pas à abattre ses adversaires en les poignardant dans le dos, ou à les achever à coups de pied alors qu'ils étaient en train de passer l'arme à gauche dans une mare de sang. Et du sang, il en faut toujours, et de plus en plus. Il en arrive maintenant à se demander s'il doit son succès à l'ingéniosité des aventures dans lesquelles il plonge son héros, ou au volume d'hémoglobine répandue lors des dites aventures.

Alors, il est écoeuré, écoeuré par ce type infect, ce détective minable que plus rien ne distingue des truands qu'il poursuit, mais surtout écoeuré par lui-même. Ce n'est pas cela qu'il avait rêvé d'écrire jadis, quand il était jeune. Non, ce n'était pas cette bouillie nauséabonde qui inexorablement empeste son âme, souille sa vie. Alors, il en a marre. Alors, il fait grève. Oui, mais il y a les lecteurs qui, eux, n'en ont pas assez et qui réclament la suite avec encore plus de violence, de vices, et surtout de sang. Et puis, il y a l'éditeur qui le harcèle au nom de son (comme il le dit si bien) "lectorat". En réalité, son seul désir est de presser encore un peu le citron, quitte dans un an ou deux, lorsque, immanquablement, les ventes s'effondreront, à le balancer dans la poubelle des invendus.

C'est pourquoi, aujourd'hui, le pauvre... mais comment le nommer ? Écrivain ? Non, c'est lui faire trop d'honneur ! Écrivillon ? Écrivassier ? Allons, ne tirons pas sur l'ambulance et faisons preuve d'indulgence, il en a besoin ! Appelons-le : le pauvre homme. Et si vous voulez vraiment faire preuve de bonté, précisez dans un chuchotement : *de lettres*. Donc, le pauvre homme *de lettres* pousse un soupir d'exaspération. Il sait qu'il faut qu'il s'y mette, ou plutôt qu'il s'y remette, malgré

la nausée qu'il sent au fond de sa gorge. Allez, Doc Sanders, en route pour de nouvelles aventures !

C'est bien joli, tout ça, mais par quoi commencer ? Il sait parfaitement qu'il ne faut surtout pas rater le début. Il faut ferrer le lecteur comme on ferre le poisson, tirer le fil d'un coup sec pour que le hameçon s'enfonçe dans la chair. Et hop !...C'est-à-dire qu'il faut appâter le jobard qui vient d'acheter son bouquin à la librairie de la gare, attiré par la couverture finement suggestive (par exemple une fille à moitié dénudée, les mains liées dans le dos, fixant, terrorisée, un flingue brandi par une main anonyme.), avec un titre intello du genre : "Des plumes dans le plumard" ou "Je passe et je casse". Il s'agit alors, à l'aide de quelques bonnes vieilles recettes comme la description d'un attentat bien sanguinolent dans une quelconque ambassade sud-américaine, il s'agit d'attirer l'abonné des T.G.V. dans le piège ... et hop !...dont il ne sortira pas avant d'arriver à destination, à Paris, naturellement.

Oui, mais, toutes les astuces, il les a déjà utilisées : Doc Sanders saucissonné sur une poutre de bois avançant inexorablement vers une scie circulaire qui monte et qui descend dans un va-et-vient infernal. (Ça, il l'avait piqué dans un James Bond, il ne sait plus lequel.) Ou alors Doc Sanders, un bandeau sur les yeux, poussé par une bande de macaques ricanants vers la porte grande ouverte d'un compartiment de troisième, dans un train lancé à plus de trois cents kilomètres à l'heure. (Honnêtement, il ne se souvient plus si c'est dans OSS 117 ou dans San-Antonio qu'il avait trouvé l'idée. En tout cas, ce n'était pas dans Lupin. Non, le bel Arsène est trop distingué pour voyager en troisième.) Et puis, il y avait eu aussi Doc Sanders précipité dans le cratère du volcan Orizaba qui était sur le point d'entrer en éruption. Non, vraiment, il a tout fait, tout imaginé, ou tout pompé. Alors ? Et le patron qui attend la livraison et qui ne lui versera pas un kopeck avant. Quel beau salaud ! Sans cœur ! Un vrai vampire qui lui suce non pas son sang, mais ses idées. Ce qui explique que des idées, maintenant, il n'en a plus ! Et qu'il va bientôt crever, lui qui avait pensé devenir un grand écrivain, recherché, adulé même par ses pairs et "par la société la plus choisie", comme le dit si justement Proust. (Ça, c'est pour montrer qu'un simple petit écrivain de polars pouvait, comme ça, au débotté, citer du Proust !)

Oui, mais cela ne résout pas son problème. Comment faire pour que les histoires de Doc Sanders passionnent encore son, comme dit l'autre, "lectorat" ? Tout le monde le connaît, le Doc. Tous les lecteurs savent qu'il est un peu menteur, un peu alcoolique, un peu cavaleur, mais aussi qu'il est très courageux, qu'il aime la bagarre, l'aventure, en un mot, que c'est un héros... Mais... mais...mais la voilà la solution ! Il faut en faire un anti-héros, le quidam parfait, monsieur tout-le-monde en quelque sorte ! Et ce pauvre type va se trouver imbriqué dans des situations invraisemblables qui le dépassent de mille coudées et dont il ne réussira pas à s'en sortir, jamais... La tête que va faire l'éditeur quand il va lire ça ! ... Et les lecteurs !... Il jubile déjà en imaginant

leur surprise, puis leur déception, et enfin leur indignation. Ah ! Ils en voulaient du Doc Sanders ? Eh bien, ils allaient en avoir ! Mais ça ne sera pas celui qu'ils espéraient !

Vite, il ouvre son ordinateur, et le voilà déjà au travail.

Ce n'est qu'au troisième éternuement qu'il se rendit compte qu'il avait chopé un rhume. Et un rhume carabiné, il le sentait. Comme tout ce qui le concernait, ce ne pouvait pas être un médiocre petit rhume dont on se débarrasse facilement avec quelques cachets. Non, c'était un rhume balèze qui allait déboucher sur une sinusite, ou pire, sur une grippe qui l'obligera à rester au lit au moins une semaine. Oh oui ! Au moins une bonne semaine ! Comme lui disait sa mère, il ne faut pas plaisanter avec une grippe ! Et tout ça parce qu'il avait voulu planquer ce salaud de gros Bébert, le roi de la chnouf ! Toute la nuit, il était resté, stoïque sous la pluie

Non, ça ne va pas. "Stoïque", c'est trop recherché, ça fait Académie française. Mes lecteurs ne pigeront pas. "Courageux" c'est mieux. Ou plutôt "courageusement". Les adverbes, ça fait tout de suite mieux, ça impressionne. Donc

Toute la nuit, il était resté courageusement sous la pluie. Pas d'abri pour se protéger ! Il ne demandait pas grand chose : un rebord de toit, à la rigueur une branche d'arbre. Mais rien, rien de rien de rien. Et cet enfoiré de gros Bébert qui n'était même pas sorti ! Il l'imaginait très bien, à l'abri de la pluie, au chaud, peut-être au lit, et pas seul, bien sûr, avec la grande Fernande, pendant que lui, Doc Sanders, recevait des tonnes d'eau sur la tronche ! Non, vraiment, c'était pas juste ! Et maintenant, le rhume, et bientôt la grippe, et peut-être bien une pleurésie ! Qui c'est qui va bien se marrer quand il saura que mézigue, il est à l'hosto, à deux doigts de la mort ? C'est ce salopard de gros Bébert ! Et il n'y aura pas que lui ; toute la bande de malfrats, depuis René la Chiffe jusqu'à Léo Grand Tarin, va s'en payer une bonne tranche : Doc Sanders, la terreur des truands, éliminé, supprimé, rayé des cadres à cause d'un gros rhume ! Non mais, il voyait déjà les titres des journaux... (De nouveau, un assortiment de trois éternuements sonores)... Et sa mère, sa vieille maman qui venait tous les jours faire le ménage chez lui, qui lui préparait de si bons petits plats qu'il aimait tant, qu'est-ce qu'elle allait devenir, sa maman, quand il sera six pieds sous terre, avec le sentiment du devoir mal accompli. Parce que, soyons honnêtes, il en avait loupé des affaires, et pas mal d'escrocs pouvaient remercier la police d'avoir lancé à leurs trousses un type aussi nul que lui.

Ah, non ! Pas ça !

Surpris, il cesse de frapper les touches du clavier, et jette un coup d'œil circulaire. Personne. Il est seul dans son bureau et la porte est fermée. Il a dû, entraîné par l'histoire qu'il écrivait, inventer cette voix qui ne venait de nulle part. Allons, il, faut poursuivre.

Mais il ne devait pas perdre son temps à fantasmer. Comment expliquer à son chef, le commissaire Soliano, ce nouvel échec ?

Comment, ce nouvel échec ? Mais je n'ai jamais subi d'échec ! Pas plus celui-ci que d'autres !

Cette fois, il en est certain, quelqu'un lui parle, lui adresse des reproches. Et ce quelqu'un a connaissance de son texte. Personne derrière lui. Personne autour. C'est à devenir fou ! Mais fou ou pas fou, il faut savoir d'où vient la voix. Dans un chuchotement à peine audible, il demande :

Qui êtes-vous ? Et où êtes-vous ?

Qui je suis ?... Eh bien, elle est bonne, celle-là ! Tu ne me reconnais pas, père indigne !... Je suis ton enfant, ta créature, celui que tu as engendré ! Je suis... Doc Sanders, le génial détective, le glorieux détective, le grandiose détective, (Tu vois, les qualificatifs me manquent ! C'est que je ne suis pas comme toi, un plumitif à la petite semaine !)... Et où je suis, me demandes-tu. Mais dans ton ordinateur, mon cher. Ou plutôt, pour être plus précis, dans ton texte.

Impossible ! Je n'ai jamais écrit ce que tu viens de me dire !

Ah ! parce que tu penses que tu es le maître du texte que tu écris ? Mon pauvre ami, tu es encore plus naïf et prétentieux que je ne le supposais ! Mais voyons, vous, les écrivains, auteurs, littérateurs, homme de lettres, et autres scripteurs, vous n'êtes que des créateurs, et ce n'est déjà pas si mal. Mais une fois que vous avez généré vos personnages, ils vivent leur vie, leur vie à eux, et vous n'y pouvez rien, plus rien du tout !

Comment ça ? Tu dis vraiment n'importe quoi ! Non seulement je t'ai créé, mais c'est moi qui invente l'histoire que tu vas vivre. Et toi, tu ne fais que m'obéir. Ta vie, c'est moi qui la décide, et c'est toi qui n'y peux rien, plus rien du tout.

Ah oui ? Tu peux me faire une petite démonstration ?

Très facile. Il me suffit de prendre comme exemple ce que je suis en train d'écrire et qui, me semble-il, t'a fortement agacé, ou indigné, ou même révolté, au point que tu es sorti de ta réserve ordinaire pour m'apostropher. Vois-tu, j'en avais assez de faire de toi un super héros, un détective sans peur et sans reproche, qui triomphait de tous les obstacles, qui luttait pour le bon droit, et qui, immanquablement, récoltait le baiser brûlant de la douce héroïne reconnaissante. Alors, j'ai décidé de faire de toi un raté...

Quoi ! Moi, un raté ?

Ou, si tu préfères, un bonhomme quelconque, un peu lâche...

Quoi ! Moi, un lâche ?

Et puis, bien sûr, pas très malin.

C'est tout ? Tu es certain de n'avoir pas oublié une autre qualité ?

Si ! Tu seras toujours enrhumé. Même quand tu feras la cour aux demoiselles.

Ah non. Ça, ce n'est pas possible. Je ne veux pas être enrhumé ! C'est le comble du ridicule !

Tu ne veux pas, mais tu le seras. Car c'est moi qui décide ! Et toi, tu es ce que je veux que tu sois ! Et toi, tu fais ce que je veux que tu fasses ! Allez, laisse-moi travailler maintenant, j'ai perdu assez de temps avec toi. Donc

... comment expliquer à son chef, le commissaire Soliano...

Tu l'auras voulu, fumier !

Un coup de feu sort de l'ordinateur, et le père spirituel de Doc Sanders s'écroule sur le clavier. On ne retrouvera jamais le meurtrier qui aura eu l'excellente idée d'émigrer dans une autre histoire d'un autre auteur de polars. Evidemment, il falsifiera son nom pour qu'on ne le reconnaisse pas. Maintenant, il s'appelle Dic Sollers.